

Ainsi parle mon père...

*Sakina **

**Des «fous rires mémorables»,
c'est le legs intelligemment critique
que le père immigré Smaïl a fait à
ses enfants. Un humour aiguisé,
à l'affut des travers et paradoxes
de sa condition d'immigré père de
Français «illégitimes». Le même
humour — «nous n'avons pas
la même histoire» — qui a décidé
une autre minorité à «rester debout» :
les Afro-américains...**

Je me suis intéressée il y a quelques années, à la culture Noire Américaine. Récemment j'ai pu remarquer la connaissance qu'ont de nombreux «jeunes de banlieue» de cette histoire qui n'est pourtant pas la leur. Les mouvements pour les droits civiques aux Etats Unis, la personnalité de Malcolm X ou encore les revendications des Black Panthers et des Black Muslims leur sont presque familiers. Pourtant ce n'est pas à l'école qu'ils ont appris ce qu'ils en savent ! A côté des chefs d'œuvre de littérature écrite que j'ai découvert chez Richard Wright, Chester Himes, Langston Hughes ou Ralph Ellison (pour ne citer qu'eux), il y a aussi la littérature orale et la musique qui n'auraient probablement jamais existé si les Afro-américains n'avaient pas connu cette sinistre tragédie que fut l'esclavage. J'ai vu comment des humanistes et des théoriciens des libertés avaient cautionné cette pratique comme d'autres la colonisation en Algérie ou en Afrique, convaincus d'avoir une mission civilisatrice. J'ai pu vérifier que la conscience raciale préoccupait beaucoup plus les auteurs Noir-Américains (ou les Africains du Sud) car dans la société dans laquelle ils vivent, ils représentent toujours une minorité opprimée... Tiens, pourquoi les jeunes issus de l'immigration en France ont-ils une conscience aussi aiguë de leur identité ?... Non ! Vous croyez ?... Pourtant, nous n'avons pas la même histoire !

Rire pour rester debout

Ce qui m'a aussi frappé dans la culture afro-américaine, c'est cette capacité à rire y compris des situations les plus dramatiques. L'on retrouve cette constante dans les Blues qui sont connus pour être des chants célébrant la tristesse et le désespoir. Quelle que soit la censure à laquelle il a été confronté, le peuple

* Fille de Smaïl et Dahbia

Noir a toujours su la contourner pour communiquer et exprimer sa révolte. N'a-t-on pas vu les plus célèbres des chants religieux détournés de leur sens premier pour permettre la communication entre Noirs aux temps les plus durs de l'esclavage ? Beaucoup de métaphores empruntaient à la vie paysanne et les animaux y occupaient une place de choix comme ce fut le cas dans la musique du chanteur algérien Slimane Azem que mes parents nous ont appris à comprendre. En effet, comment aurions nous pu deviner, étant petits, que la sauterelle — à qui le chanteur demandait de quitter le pays car elle avait pillé toutes les richesses — n'était autre que le colon en Algérie ? (dans "Fagh Ayajrad Tamourthiou").

«L'humour c'est la politesse du désespoir» écrivait Chris Marker que mon père, analphabète, n'a jamais eu la chance de lire. C'est d'une certaine manière ce qu'il nous a légué, à nous ses enfants : pour nous dire qu'en toute circonstance de la vie, en homme et en femme libre il fallait rire pour rester debout. Nous ne l'avons jamais entendu se plaindre jusqu'aux derniers moments de sa vie où il a terriblement souffert. Le silence qu'il a laissé derrière lui résonne encore de son absence...mais aussi de ses fous rires mémorables.

De mes lectures sur l'humour, je me garderai de rappeler celles sur Bergson (1), Freud (2), Sauvy (3), Jankélévitch (4), Escarpit (5) ou Jeanson (6), Sartre (7) et autres Nietzsche (8) qui sont fort instructives au plan théorique, mais trop longues à détailler ici. Mais j'ai compris pourquoi mon père ne riait pas des choses qui le laissait indifférent. Il avait cette intelligence-là de rire des choses les plus graves. Comme si la vie n'était qu'un jeu, voire une plaisanterie et le langage, un moyen de contrôler la situation. La moquerie qu'il avait l'art de manier était inclusive jamais exclusive. Ce n'est donc pas un hasard si sa condition d'immigré et, plus tard, l'espoir déçu par cette République qui trahissait ses propres enfants, n'ont pas trouvé grâce à ses yeux. Bien sûr, comme beaucoup d'ouvriers, il a crû à l'ascenseur social ; mais dans le même temps comme pour mieux nous protéger, il nous a toujours mis en garde contre ce pays qui continue de nous considérer comme des enfants illégitimes. Et il avait raison : c'est bien cette même République, dont le fondement est l'égalité entre les hommes, qui les avait asservis en Algérie. Et il avait encore raison : l'ascenseur social fonctionne plutôt mieux pour les hommes et il n'aime pas la couleur ! Certes, les scientifiques ne

mesurent plus la forme et la taille des crânes mais le racisme s'est modernisé : la République d'aujourd'hui pratique les discriminations de manière institutionnalisée et une citoyenneté à géométrie variable (droit de vote pour les immigrés européens uniquement, discriminations envers les Français issus de l'immigration post-coloniale dans les instances politiques, etc.).

Malgré les difficultés, mes parents nous ont toujours beaucoup soutenu, surtout dans notre scolarité car, pour leur génération, le projet migratoire n'avait de sens qu'avec la réussite scolaire et sociale des enfants. Lorsque j'étais au CM2 à l'école primaire de Paillon à St Etienne, la directrice de l'école s'était opposée à mon passage au collège au prétexte que j'allais «prendre la place d'une autre élève. Ce n'est pas la peine qu'elle y aille car chez eux (et moi qui croyais que j'étais chez moi !)... ils marient les filles à 13 ans... un certificat d'études, c'est déjà beaucoup». Le problème c'était que j'étais la première de la classe et à l'époque, les meilleurs élèves allaient au collège. Ce fut «grâce» à mon institutrice de CM2 de l'époque, Mme Plotton, que j'ai pu aller en 6ème. Cette histoire, je l'ai su il y a peu. Lorsque je la rapportais à mes parents, mon père me dit avec cette ironie acerbe : «C'est vrai, elle avait raison. Si elle avait prévu que tu lui serves de bonne comme dans le temps, fallait pas que tu aies un niveau d'instruction supérieur au sien !». Ce dernier exemple illustre comment l'humoriste qu'était mon père, arrivait à nous déstabiliser en faisant mine d'être d'accord avec l'objet de sa critique pour mieux acquérir notre adhésion. Il n'épargnait pas non plus ni sa condition d'analphabète, ni l'Algérie, ce pays pour lequel il avait sacrifié une grande partie de sa jeunesse (comme beaucoup d'immigré-e-s l'ont fait dans l'ombre des héros). La colonisation française : «On leur avait dit de partir, le pire c'est qu'ils nous ont crû» disait-il... puis le racisme post-colonial nous ont fait rire aussi...

L'humour était pour mon père une forme d'expression sociale créateur de liens avec ceux qui partageaient les mêmes sentiments et les mêmes valeurs que lui. Tout comme les Noirs aux Etats-Unis ont pu rire de leurs conditions avec leurs semblables ainsi que l'exprime cette chanson transmise à des générations de descendants d'esclaves « Got one mind for white folks to see, /Nother for what I know is me;/ He don't know, he don't know my mind. » (Aux Blancs, je leur montre un visage/ J'en ai un autre pour moi;/ Ils ne le savent

pas, ils ne savent pas qui je suis». Car on ne rit pas pour soi mais toujours avec les autres et jamais avec n'importe qui.

L'humour régulateur

L'humour a une fonction unificatrice, régulatrice et cathartique. C'est pourquoi la tradition des spectacles satiriques donnés par les esclaves sur les plantations pour amuser les maîtres ou encore celle des black Minstrels (des Noirs qui imitaient les Blancs en train de les imiter en se noircissant le visage) en dit long sur leur soi-disant régulation.

«Peu d'observateurs ont été assez vigilants pour percevoir que la stupidité que s'attribuaient les Noirs au cours des spectacles était souvent feinte ; peu d'entre eux ont vu comment la flatterie, utilisée avec humour, pouvait s'inverser en attaque» écrivait Geneviève Fabre dans *Le Théâtre Noir aux Etats Unis* (éditions du CNRS, Paris, 1982).

Certaines traditions ou encore l'hypocrisie de certains religieux cautionnant le racisme et l'intolérance, ont également inspiré mon père à l'image de cet auteur Noir-Américain qui écrivait sur l'absurdité de l'Amérique blanche, puritaire : «It would be too bad if Christ were to come back black» (Ce serait vraiment ennuyeux si le Christ revenait *Noir*). J'ai lu une histoire, racontée au temps où la démocratie américaine interdisait aux Noirs l'accès aux mêmes Eglises que les Blancs, sauf... pour y servir de balayeur. L'un d'entre eux se fait surprendre par un Blanc. «Que fais-tu ici ? Tu ne sais pas que c'est interdit aux nègres (9) ?». «— Euh, si, si, pardon monsieur, répondit le Noir... je ne fais que balayer»... «Ah bon, d'accord, reprend le Blanc en s'éloignant... mais que je ne te prenne pas en train de prier !!». Une autre fois, notre balayeur lève les yeux



en direction de Jésus sur sa croix en s'essuyant le front et lui dit : «Mon Dieu, pourquoi tant de haine ? Pourquoi n'avons-nous pas nous aussi, le droit de rentrer dans la maison de Dieu ? ». «...Tire-toi, sale nègre — lui répond le Christ du fond de l'église — Tu ne vois pas que moi non plus je n'y ai jamais mis les pieds !». Dans cet autre exemple, c'est toujours l'Amérique puritaire et beaucoup moins la femme, qu'un bluesman attaque à nouveau : « A lady asked me 2 weeks ago, she says to me... « As long as you been around, Fury, you never took a wife. How come ? »... And I say to her ... « What do I need with a wife as long as the man next door got one ? ». (« une dame m'a posé une question y a deux semaines, elle m'a dit «Depuis que t'es dans le coin, Fury, tu n'as jamais pris de femme. Comment ça se fait ?»... Et je lui ai dit... «Pourquoi veux-tu que je prenne une femme tant que le voisin d'à côté en a une ?»). L'auteur utilise les représentations de l'Amérique raciste sur les Noirs (des voleurs et des bêtes de sexe mais aussi sur la femme blanche, objet de convoitise) afin d'en démontrer l'absurdité. L'humour ne laisse aucune place à l'ambiguïté. On retrouve cette démarche dans la tradition des «Dozens» dont l'origine est incertaine. Ce jeu est essentiellement pratiqué par les adolescents noirs des

milieux populaires aux Etats-Unis. Selon les chercheurs, les joutes verbales qui le caractérisent jouent une fonction sociale évidente car elles permettent la résolution de conflits de manière non-violente. Il s'agit en effet d'attaquer l'autre (souvent à travers sa mère ou sa sœur) par le biais d'insultes. Le premier qui perd son sang-froid et en vient aux mains est exclu du jeu.

Je me souviens il y a bien longtemps, de ce mois d'août en Kabylie où les belles-filles de mon oncle paternel avaient pris place dans la voiture... Pour faire

quelques centaines de mètres, elles mirent un haïk alors que leurs mères ne le portaient pas. Mon père, pour leur montrer le ridicule de la situation (nous étions entre nous et le port de ce voile traditionnel blanc ne se «justifiait pas») décréta que puisqu'elles avaient froid il fallait leur mettre le chauffage. Ce qu'il fit. Nous avons beaucoup ri avec elles le soir lorsqu'elles ont raconté aux vieux du village leur escapade. A travers son geste, mon père voulait signifier que l'homme devait respecter la femme ; que pour cela elle n'avait pas à se cacher. Il voulait aussi pousser les femmes à sortir de cet état de soumission volontaire et pour moi, cette farce valait largement le discours de n'importe quel philosophe.

L'esprit critique

Je me plais moi aussi à rapporter des récits de Djeha, personnage légendaire dont les histoires sont racontées depuis le Turkistan Oriental en passant par la Hongrie, et de la Sibérie Méridionale jusqu'à l'Afrique du Nord. Il en est que j'aime raconter, surtout lorsque les injonctions à l'intégration se font pesantes dans les milieux qui prétendent nous émanciper, nous les femmes de culture franco-maghrébine...

«*Un jour, Djeha tomba très malade et sentant sa mort approcher, il appela sa femme et dit :*

— *Femme, habille-toi de ta plus belle robe, coiffe-toi bien, maquille-toi et mets tes plus beaux bijoux, puis viens t'asseoir près de mon lit.*

— *Mon pauvre ami, tu crois vraiment que j'ai le cœur à me pomponner ?*

— *Non, c'est pas ça, répondit Djeha... mais peut-être que la mort, te voyant si belle à côté de moi, te préférera et t'emmènera à ma place !»*

Lorsqu'il était en Algérie, les paroles de mon père étaient appréciées de tous — comme le sont celles de ma mère — car il avait la sagesse des anciens qui nous fait tant défaut. Ses critiques contre le totalitarisme du pouvoir prenaient toujours des formes inattendues. Un jour en voyant Chadli à la télévision vanter son action au gouvernement, mon père intervient avec son fameux «Aké khdâ Rabi !» qui déclenchaient immédiatement l'hilarité chez tous (littéralement «que Dieu te trahisse»), «...s'il pouvait — continua-t-il à propos du chef de l'état algérien — même lui, il demanderait une carte de résident pour venir s'installer en France !».

Pourtant cette France nous ne l'aimions pas quand il nous racontait comment, arrivé en métropole où il ne parlait pas un mot de la langue, il était parfois obligé d'improviser des mimes dans les magasins pour pouvoir faire ses achats : cette fois où, cherchant du miel qu'il ne voyait pas sur les rayons, il se mit à imiter l'abeille ; une autre où cherchant un trotteur, il se mit à imiter un bébé qui commence à marcher. Il les racontait toujours en riant comme pour rendre la situation plus supportable. «Nous (comprenez les analphabètes) on est comme des ânes. Celui qui ne sait pas lire, est comme un aveugle dans la ville, incapable d'autonomie». Et, lorsqu'on lui ramenait une de ces inepties apprises à l'école par exemple que nous étions des Arabes («C'est vrai, d'ailleurs vous parlez bien l'arabe») nous félicitait notre père alors que nous étions tout juste capables d'aligner quelques phrases en kabyle) et que nos ancêtres étaient les Gaulois ; alors il nous disait que c'était nous les ânes, incapables de discernement et d'esprit critique !!

Mes parents ont toujours fait confiance à l'école espérant qu'elle nous apporterait ce qu'ils n'avaient pu nous donner. Dans le même temps ils étaient bien conscients de ses dysfonctionnements, même s'ils se gardaient de la critiquer en notre présence. Nous savons qu'ils n'ont jamais été dupes des intentions des enseignants qui nous envoyait en cours de soutien en primaire alors que nous étions les meilleurs en classe, y compris en français, y compris par rapport aux français de «souche».

La colonisation dans sa brutalité avait multiplié les privations envers le peuple algérien : l'accès à l'instruction en était une, majeure. Mais j'ai compris qu'elle n'avait pu leur enlever une chose, c'était leur dignité. Mon père la manifestait à travers le rire, car «le comique est ennemi des soupirs et des pleurs» écrivait Boileau. Avec ma mère, ils ont été d'un soutien précieux pendant mon mandat politique où, à certains moments, la dignité prenait de sacrés coups ! Un jour où des élus faisaient des remarques intelligentes sur les mariages chez les maghrébins (comme par exemple : une femme contre deux chameaux. C'est vrai qu'il y a beaucoup de chameaux dans nos ZUP !) j'ai pris le parti de me réapproprier leurs stéréotypes plutôt que de m'énerver. Je leur ai raconté l'histoire de Djeha, plus affecté par la mort de son âne que par celle de sa femme. Alors qu'inconsolable, il ne parlait plus à personne, un jour son voisin lui demanda : «Djeha, pourquoi es-tu si peiné ? Tu portes un plus grand deuil

pour ton âne que pour ta défunte femme».... «Oui mais au moins, quand ma femme est morte, répondit Djeha, vous m'avez tous dit : Ne t'en fais pas on t'en trouvera une autre».

Le plus drôle c'est que, vu le niveau de culture de nos élus, certains ont crû que je parlais de mon voisin de palier !! Ah bien sûr, tout le monde n'est pas obligé de connaître nos histoires... Mais moi, je connais bien les histoires de Toto. Pourtant je ne vis pas en France depuis 130 ans !

Je repense à un autre voyage en Algérie, à propos d'esprit critique. J'étais avec mon père dans une commune maudite par l'humanité qui allait s'avérer plus tard être un fief islamiste près de Chlef où l'économie locale était essentiellement portée par l'essor de l'industrie textile avec le port du Hijab rendu obligatoire par les barbus et les... pompes funèbres, lorsque nous rencontrâmes un homme qui s'arrêta pour discuter avec mon père (il refusa d'ailleurs de me serrer la main). Je pensais alors qu'il allait nous parler du marché des lames de rasoir qui s'était écroulé (certainement suite à un complot de l'étranger) ! L'homme en question qui se présenta comme «brizidane» (président) des directeurs de je ne sais plus quoi (nommé par le chef de l'Etat lui même, rien que ça !) passa son temps à discréder l'Occident. Il dit que «si l'Algérie voulait» (heureusement qu'elle ne veut pas !), elle ne ferait qu'une bouchée de la France et des Etats Unis qui ne pratiquent que le bluff en matière de maîtrise des nouvelles technologies ! Et son interlocuteur de multiplier les exemples d'inventions algériennes. Bien sûr c'était un Algérien qui avait inventé la bombe atomique et les plus grands chercheurs — tous algériens, ce qui rend jaloux nos voisins Marocains et Tunisiens (!!) — sont convoités par le monde entier. Même Dieu avait envoyé un message aux Algériens, à travers un rayon laser, pour les féliciter ! Lorsque mon père lui demanda ce qu'il faisait, notre philosophe de bazar repartit de plus belle dans la vantardise pendant un bon moment... « Ah oui c'est vrai, poursuivit mon père que je voyais excédé, que nous autres Algériens sommes très qualifiés et que l'Occident importe nos travaux de recherche... C'est pour ça que nous ne sommes même pas capables de fabriquer une paire de chaussures correctement ! lui dit-il en montrant les deux chaussures gauches que portait notre «savant». Il m'a fallu beaucoup de retenue pour ne pas éclater de rire en sa présence. Pourtant, l'Algérie est un excellent terrain de stage

intensif de «retenue» pour les femmes. On y apprend à raser les murs en moins de trois leçons (une le matin, une le midi et une le soir). Tout est tellement bien codifié...

Il y a même une «invention» algérienne (pour reprendre les termes de notre «brizidane») de renommée internationale. Elle date de 1984, s'intitule «Code de la Famille» et fait pâlir d'envie les féministes les plus radicales. Cet arsenal législatif est particulièrement bien pensé. Tout est prévu : la femme a le droit, comme l'homme, de se marier avec qui elle veut... (Heureusement d'ailleurs ! On imagine mal une députée demander l'autorisation de se marier) et aussi de (le) répudier ; elle a aussi droit à quatre maris (cf. le livret de famille) ; son mari ainsi que la famille de celui-ci lui doivent obéissance... C'est trop ! Et la polyandrie est autorisée, là franchement c'est abusé !... Quand même... !! Une fois qu'on se fut éloigné de lui, mon père me dit : «C'est malheureux ce qu'ils (10) ont fait de ce pays... alors qu'il est si riche... Tu vois, dit-il en secouant la tête... La France...même si on la lui rendait (l'Algérie) elle n'en voudrait pas».

De quoi rire deux fois

Un matin, je me réveillai furieuse, n'étant pas habituée à des appels successifs des imams (dans la région, les groupes islamistes faisaient de la surenchère et les différentes mosquées rivalisaient entre elles. Dans le même quartier, l'appel à la prière se multipliait à l'infini et il était impossible de dormir)... Je demandai alors à mon père qui priait, pourquoi il fallait autant d'appels. «C'est parce qu'ils n'ont pas tous le même patron !» me répondit-il de son air le plus sérieux... Il a bien raison Fellag : «Je ne sais pas pourquoi chez nous, en Algérie, rien ne marche, rien ne tient, tout coule. Dans tous les pays du monde et c'est devenu proverbial, on dit, lorsqu'un peuple atteint le fond, il remonte. Nous, quand on arrive au fond,...on creuse !». Néanmoins, pendant les années les plus noires, les Algériens ont toujours gardé le sens de l'humour. Un jour un couple est arrêté par un faux barrage. «Comment t'appelles-tu ?» demande l'un des terroristes à la passagère dans la voiture. «Djamila» répondit-elle. «Ah, alors va en paix, Djamila c'est le nom de ma mère». «Et toi ?» s'adressant au mari. «B, b, b,... Boualem» bredouilla-t-il «mais tout le monde m'appelle... Djamila».

Je me demande souvent ce que va devenir ce pays où la liberté d'expression est devenue légendaire. Elle y a atteint des pics préoccupants en 1980 (printemps berbère réprimé dans le sang) ; en 1988 (manifestations populaires réprimées dans le sang) ; assassinat de Matoub Lounès ou d'Abdelkader Alloula, directeur du théâtre d'Oran, de femmes, d'écrivains et de journalistes ; émeutes d'avril 2001 en Kabylie (suite à la mort d'un jeune dans un commissariat) puis étendues à toute l'Algérie (...et réprimées dans le sang). Mais je me demande aussi combien de temps il va falloir attendre en France — certes, elle a des excuses, la Révolution ne date que de 1789 ! — pour avoir : les mêmes droits que les hommes, le droit de vote pour les immigrés non-européens, les mêmes droits entre Français et immigrés, la même justice pour les riches et les pauvres, l'abolition de la double-peine, une véritable laïcité avec un traitement égale pour toutes les religions, des enfants d'immigrés africains et turcs à l'assemblée nationale, un gouvernement qui ressemble à la France d'aujourd'hui, les mêmes droits entre,... «Et, Sakina, tu crois pas que tu exagères ? Vous les immigrés (encore soupire-t-elle ?!), vous êtes toujours en train de vous plaindre... Tu crois que c'est mieux chez vous ?»...

Je ne veux qu'une chose : «que cesse à jamais, l'asservissement de l'homme par l'homme » (11) ... pas vrai, *Avav'* ?

- (1) *Le Rire, Essai sur la signification du Comique*, Paris, PUF, 1947.
- (2) *Le Mot d'Esprit et ses Rapports avec l'Inconscient*, Paris, Gallimard, trad. frç. 1953.
- (3) *Humour et Politique*, Paris, Calmann Levy, 1979.
- (4) *L'Ironie*, Paris, Flammarion, 1964.
- (5) *L'Humour*, Paris, PUF, 1960.
- (6) *Signification Humaine du Rire*, Paris, Seuil, 1950.
- (7) *Esquisse d'une Théorie phénoménologique des Emotions*, Paris, Hermann, 1939.
- (8) *Humain, trop Humain, un Livre pour Esprits Libres*, fragments posthumes, tome I, Paris, Gallimard, 1876, 1878, 21ème ed., Paris, Mercure de France, 1943.
- (9) *Nigger dans le texte*.
- (10) Le pouvoir : il y avait — et il y a — entre nos parents et nous des mots (et des maux) qu'il est inutile d'expliquer, on se comprend.
- (11) Frantz Fanon, *Peau Noire, Masque Blanc*, Paris, 1952.

